

## LE NOTRE PÈRE DANS LE CULTE ET LA PRIÈRE DES ÉGLISES PROTESTANTES

### Les liturgies réformées.

Dès l'origine, le Notre Père a été un des éléments constitutifs des liturgies protestantes.

Lorsque, pour la première fois, il arrive à Genève, en 1536, Calvin y trouve un culte déjà organisé par Guillaume Farel. De ce culte, nous possédons la liturgie; c'est la première liturgie connue en langue française : *La Maniere et Fasson qu'on tient... ès lieux lesquelz Dieu de sa grâce a visitez*. Elle parut en 1533, à Neuchâtel. Sans nous arrêter aux détails, signalons que l'on priait deux fois le Notre Père, une fois avant le sermon et une fois après le sermon.

On sait que Calvin, obligé de quitter Genève en 1538, fut appelé à Strasbourg où il devint le pasteur de la petite communauté des réfugiés français. Là, il organisa le culte, fortement influencé par Bucer, et publia une liturgie. De cette liturgie on ne possède plus aucun exemplaire, mais on a la réédition qu'en fit Pierre Brully, le successeur de Calvin, l'année qui suivit le retour du réformateur à Genève. Le titre en était : *La Manyere de faire prieres aux eglises francoyses*. Ici encore, le Notre Père est prié deux fois : une première fois avant le sermon, sous sa forme scripturaire, une seconde fois dans la prière qui suit le sermon, mais noyé dans une longue paraphrase.

Revenu à Genève en 1541, Calvin publia l'année suivante une nouvelle liturgie : *La Forme des prieres et chants ecclesiastiques*. Le Notre Père avant le sermon disparaît. On continue à le dire après le sermon, mais au lieu du texte scripturaire, si concis, si net, d'allure si liturgique, ce n'est plus, ici encore, qu'un Notre Père dilué dans un

flot de paroles. On a dû sentir assez vite que ces longues paraphrases n'ajoutaient rien à l'oraison dominicale, que plutôt elles en affaiblissaient l'élan, puisqu'en 1566 elles disparaissent de la liturgie, remplacées désormais par le texte authentique.

Dans les Eglises réformées de France, la tradition, vraisemblablement originaire de Strasbourg, fut de dire le Notre Père deux fois au cours du culte, une fois avant et une fois après le sermon. Ainsi faisait-on, sous le régime de l'Edit de Nantes, à Charenton où s'assemblaient les protestants de Paris<sup>1</sup>.

Quand, après la Révocation, le culte fut aboli, des liturgies familiales circulèrent sous le manteau, pour permettre aux chefs de famille huguenots de célébrer en cachette le culte interdit. J'ai hérité deux de ces petits livres<sup>2</sup>. Au cours de ces cultes, on lisait un sermon, on récitait le Symbole des Apôtres, on disait plusieurs prières, et toujours le Notre Père, avant et après le sermon, comme à Charenton. Parfois, on n'en indique que les premiers mots, tellement la prière était connue de tous et gravée dans toutes les mémoires.

Introduite dans nos liturgies dès les premiers balbutiements de la Réforme, l'oraison dominicale s'y est maintenue, mais elle n'est jamais dite qu'une fois au cours du même culte, tant est vive la crainte de ce que l'Écriture appelle les vaines redites. Le pasteur Athanase Coquerel fils s'indignait d'avoir entendu, un jour de communion, dans une des plus puissantes Eglises protestantes — il ne dit pas laquelle — lire cinq fois l'oraison dominicale dans un seul service<sup>3</sup>. De toute façon, ce ne pouvait être qu'une exception fâcheuse. La prière n'est pas chantée, elle est récitée. Elle a quitté son vêtement latin, un peu hiératique, pour revêtir celui, plus vulgaire mais plus familier et plus souple, de la langue du peuple. Parfois, elle est prononcée par l'assistance entière; mais cette récitation en commun du Notre Père n'est pas encore entrée dans les mœurs du protestantisme, du protestantisme français tout au moins, toujours un peu réservé. Elle est invariablement suivie de

1. André SCHLEMMER, *Le Culte réformé*, p. 81. Etudes théologiques et religieuses, 1947.

2. *Liturgie pour les protestants de France ou Prières pour les familles des fidèles privées de l'exercice de leur religion*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769. *Sermons et Prières pour aider à la consolation des fidèles de France persécutés*, par Antoine LE PAGE, ministre, Rotterdam, Abraham Acher, 1698.

3. Athanase COQUEREL fils, « Notre Père », *Etude sur la prière enseignée par Jésus-Christ*, Fischbacher, Paris, 1874.

la doxologie : « Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, aux siècles des siècles », qui, pour le protestant, en constitue une finale presque indispensable. Non pas qu'aucune raison théologique l'impose; mais c'est une très vieille habitude. Nous sommes heureux que nos frères catholiques soient maintenant officiellement autorisés à dire aussi cette doxologie quand ils récitent le Notre Père avec nous. D'autre part, la Liturgie de l'Eglise Réformée de France recommande vivement de faire chanter la doxologie par l'assemblée. « Dans ce cas, précise-t-elle, l'officiant termine la prière par ces mots : Délivre-nous du Mal. » Elle recommande également de faire sonner les cloches au moment de la récitation du Notre Père, de façon à ce que les malades et les vieillards du voisinage puissent s'y associer.

Si le Notre Père trouva si naturellement sa place dans le culte des Eglises de la Réforme, c'est qu'il faisait partie de la liturgie de la messe. Les fidèles y étaient habitués, ils l'attendaient; il passa sans heurt de la liturgie catholique dans celle des nouvelles Eglises.

Tout part de Strasbourg, et de la première messe en langue vulgaire, celle de Diebold Schwartz (alias Theobald Nigri), en 1524. Cette *deutsche Messe* fut suivie de toute une floraison liturgique, où l'on assiste, on peut dire d'année en année, à une simplification progressive du culte. L'offertoire devient l'offrande de nous-mêmes, et il n'est plus question du caractère sacrificiel de la messe; les vêtements sacerdotaux disparaissent; une place de plus en plus large est faite au chant des psaumes; le terme même de messe est remplacé, en particulier, par celui de *Kirchenübung* : culte de l'Eglise; l'eucharistie cesse d'être célébrée tous les dimanches, et quand elle l'est, elle l'est face au peuple. Avec le *Confiteor*, ce n'est plus le prêtre qui confesse son péché, c'est la communauté tout entière. Au *Credo*, le Symbole des Apôtres remplace de plus en plus le Symbole de Nicée. On abandonne le système des péricopes pour lire, à la suite, de dimanche en dimanche, les chapitres d'un même Evangile. Sous l'influence rigoriste de Bucer, les fêtes sont supprimées; de l'Avent, des dimanches de la Passion, du temps pascal, plus un mot. La bénédiction devient la bénédiction aaronite de Nombres 6, 24-26. Mais, au sein de tous ces bouleversements, et en dépit de toutes ces innovations, le Notre Père demeura, immuable. On y ajouta seulement la doxologie et l'on en supprima l'embolisme.

Il ne fait ainsi aucun doute que c'est de la messe que le

Notre Père passa dans les liturgies de la Réforme, puisque le culte réformé lui-même s'est développé à partir de la messe. C'est là actuellement un fait historique reconnu par presque tous les historiens<sup>4</sup>.

Cette implantation ne fut si facile et si universelle que parce qu'il s'agissait d'un texte scripturaire. Voyez, par contraste, le récit de l'institution de l'eucharistie dans le canon de la messe. Il revêt la forme d'une prière adressée par Jésus à son Père; il nous le montre rompant le pain et élevant le calice de ses mains saintes et vénérables, dans un texte tout proche de l'Évangile et qui ne manque ni de grandeur ni de poésie; ce texte remonte certainement à une très ancienne tradition; il était associé aux émotions les plus profondes des chrétiens les plus authentiques, et la messe de Schwartz le maintient intégralement. Ce n'est qu'à contrecœur, semble-t-il, et progressivement, qu'il fut abandonné et remplacé par le récit de saint Paul, dans la première épître aux Corinthiens; la succession des liturgies parues à Strasbourg entre la messe de Schwartz et l'arrivée de Calvin en fait foi. S'il ne put passer dans les liturgies de la Réforme, quelles que fussent son ancienneté et sa beauté, c'est que ce n'était pas un texte biblique. Bien qu'il ne comportât rien à quoi pût achopper la foi, il ne pouvait entrer en compétition avec le texte paulinien. Pour l'oraison dominicale, il en était autrement, c'était la prière du Seigneur; de ce fait, elle avait une autorité à laquelle aucun autre texte ne pouvait prétendre. Par elle « le Fils de Dieu, dit Calvin, nous suggère quasi les paroles en la bouche, lesquelles délivrent nos esprits de tous scrupules et doutes... Nous sommes assurés que nous ne lui faisons requête qui soit illicite, et ne demandons chose qui ne lui soit agréable, quand ainsi, ensuivans sa règle, nous prions quasi par sa bouche<sup>5</sup>. » Mépriser un tel texte eût été rejeter l'aide la plus précieuse que Dieu nous ait voulu donner pour notre prière.

4. Lecerf : « Le service réformé et la messe paroissiale sont presque identiques dans leur structure essentielle. » — Maxwell : « L'histoire montre que le service du dimanche matin à Strasbourg, entre 1524 et 1539, était un service graduellement modifié et simplifié, il est vrai, mais néanmoins un véritable service eucharistique, fondé directement sur le service eucharistique romain, c'est-à-dire la messe. » — R. Will : « La rénovation spirituelle à Strasbourg se développa organiquement, par élimination d'éléments périmés et par adjonction d'éléments nouveaux... Cette évolution reposait sur le passé, on est parti de la messe. » Cf. William D. MAXWELL, *John Knox's genevan service book, 1556*, London, 1931. — J.-D. BENOÎT, *Initiation à la liturgie de l'Église réformée de France*, Paris, Berger-Levrault, 1956, en particulier le ch. VIII : *Les Origines du culte réformé*.

5. CALVIN, *Institution chrétienne*, III, xx, 34.

### Les liturgies luthériennes.

Nous n'avons examiné jusqu'ici que les liturgies proprement réformées. Nous aboutirions aux mêmes conclusions en étudiant les liturgies luthériennes.

En 1523, Luther avait publié un petit ouvrage en latin : *Formula missae et communionis*, dans lequel il exposait la manière dont la messe romaine avait été adaptée à Wittemberg pour le culte évangélique et la communion. On y conservait non seulement la langue latine, mais encore tout ce qui formait l'essentiel de la messe, dont on avait seulement supprimé l'invocation des saints et tout ce qui se rapportait à l'idée de sacrifice.

Mais c'est de la *deutsche Messe*, la messe en langue vulgaire de 1526, qu'il faut partir. N'en relevons que ce qui concerne le Notre Père. « Après la prédication, dit Luther, doit suivre une paraphrase publique du Notre Père. » Et, tout en laissant la liberté de formulations différentes, il en donne un modèle. Je n'en transcris que quelques lignes, comme échantillon : « Que Dieu, *notre Père qui est dans le ciel*, veuille nous regarder avec miséricorde, nous, ses malheureux enfants sur la terre, et nous faire la grâce *que son saint nom soit sanctifié parmi nous* et dans le monde entier par l'enseignement pur et correct de sa Parole... *Que son règne arrive* aussi et se répande pour amener tous les pécheurs, ceux qui sont aveuglés et prisonniers du diable et de son royaume, à la connaissance de la foi en Jésus-Christ, et pour accroître le nombre des chrétiens, etc<sup>6</sup>. »

Ce n'est ni meilleur ni pire que ce qu'on trouve chez Calvin. Heureusement que cette habitude des paraphrases ne se perpétua pas, car si elle peut, dans certains cas, favoriser la prière personnelle, il faut reconnaître que du point de vue liturgique elle est une erreur, et risque, par des longueurs, de disperser l'attention qu'elle voulait au contraire retenir.

Comment s'expliquer ces paraphrases, qui n'ont rien à voir avec l'embolisme du Notre Père dans la liturgie de la messe ? Ne faut-il pas y déceler le désir de réagir contre la récitation purement verbale de la prière, contre tout ce qui en menace la vie profonde : routine, automatisme, mécanisation ? On voulait faire appel à l'intelligence et à la

6. LUTHER, *La Messe en langue allemande et l'ordre du service divin*, 1526, *Œuvres*, Labor et Fides, t. IV, p. 218.

réflexion, plutôt que de laisser l'âme se prendre et s'engluer au ronron des mots coutumiers. Il y avait certainement aussi une protestation voilée contre l'usage disciplinaire que les confesseurs faisaient parfois de la récitation du *Pater*. Par la paraphrase, on espérait forcer l'attention, contraindre un peu de notre âme à s'insérer dans les mots que nous disons, sans voir que ces guirlandes que l'on tressait autour du Notre Père en émoussaient la pointe et lui enlevaient son caractère incisif et direct.

L'étude de la liturgie luthérienne vient donc confirmer notre conclusion : La présence du Notre Père dans les liturgies de la Réforme dérive directement de sa présence dans la liturgie de la messe.

### **Le Notre Père, sommet du culte.**

Sa place dans le culte en serait, s'il était nécessaire, une preuve nouvelle. Le Notre Père se situe après la prière qui suit le sermon. Or, dans la messe il est chanté vers la fin du service, après la consécration. Aucune de nos liturgies actuelles, que je sache, ne le prononce avant le sermon. Elles se séparent, en revanche, sur la place de cette oraison par rapport à la communion. Quand la Cène n'est pas célébrée, elle se place à la fin du culte, immédiatement avant le cantique final et la bénédiction. Mais quand la Cène est célébrée ? Ici les coutumes diffèrent. Les uns, comme l'Eglise réformée de France, maintiennent le Notre Père à sa place habituelle, tout à fait à la fin du culte, après la célébration eucharistique; d'autres le rapportent à la communion proprement dite, comme le fait le canon de la messe, et le récitent alors qu'ils sont réunis autour de la table sainte, avec la même formule introductrice : *Audemus dicere*, « Nous osons te dire... »

Au fond, il n'y a pas de raison théologique déterminante pour situer le Notre Père avant la communion plutôt qu'à la fin du culte, à la condition de ne pas considérer que cette place dernière, quand tout est dit, ou presque, implique une sorte de mésestime ou de dévaluation de la prière; il ne faut pas s'imaginer que celle-ci soit là comme un rajout plus ou moins facultatif à une liturgie qui serait complète sans elle; rien ne serait plus faux.

Au contraire le culte tout entier, si on le comprend bien, s'achemine vers le Notre Père en une ascension continue; c'est là qu'il culmine quand la sainte Cène n'est pas cé-

lébrée; le Notre Père se situe à la place que celle-ci devrait occuper; en un sens, il peut en tenir lieu. C'est en effet la prière œcuménique par excellence, celle qui rapproche et rassemble tous les enfants du Père qui est au ciel, quelles que soient les confessions et les dénominations, les préjugés et les passions qui les divisent encore; elle est la prière de l'unité chrétienne. Par elle, nous communions avec toutes les générations de croyants; tous les siècles chrétiens, tous les saints, tous les martyrs ont redit avant nous la prière du Seigneur.

Elle plonge ses racines plus profond que le christianisme lui-même; elle résume en ses brèves demandes toute la détresse et toute l'espérance, toute la faim et toute la soif de l'âme humaine; elle rallie tous ceux qui ont cherché Dieu d'un désir sincère, fût-ce le Dieu inconnu.

Cette communion de tous ceux qui à travers l'espace comme à travers les siècles prient ou ont prié l'oraison dominicale est une communion en Dieu, et, par suite, avec Dieu. « Que ta volonté soit faite! » Cette requête exprime l'union de notre volonté avec la volonté divine, l'adhésion à Dieu par ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus profond : la volonté. « L'obéissance, disait Vinet, c'est l'union de la créature avec le Créateur. » De ce point de vue, l'oraison dominicale est la prière qui réalise le plus efficacement notre communion avec Dieu. En la priant autrement que des lèvres, nous absorbons, non pas notre être dans l'être de Dieu, mais notre volonté dans la sienne. Il y a là un véritable sacrifice du moi, qui se donne et abdique, en un véritable Gethsémani parfois, et qui se retrouve en se donnant.

Cette communion avec Dieu est par là même communion avec Jésus-Christ. En répétant la prière qu'il nous a enseignée, nous nous approprions toute l'espérance de son âme et sa volonté d'obéissance qui le conduisit à la croix; nous pénétrons en quelque sorte dans cette âme filiale, pour qui le respect dû au Père, la souveraineté du Père, la volonté du Père sont les choses essentielles, les premières de toutes les requêtes parce qu'elles sont les grands objectifs de la vie; nous nous associons à ses ambitions missionnaires, à sa vision d'une humanité rachetée, obéissante et filiale : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel! » Nous communions encore avec son âme fraternelle lorsque, refusant de nous séparer de nos frères et nous sachant solidaires les uns des autres, nous demandons pour tous, et pas seulement pour nous-mêmes, le pain quotidien, la grâce

du pardon et la force divine qui remporte en nous les victoires de l'Esprit : « Donne-nous!... Délivre-nous!... Pardonne-nous!... » On ne peut réciter l'oraison dominicale avec sincérité sans qu'en vérité le Christ prie en nous. Quand on comprend ainsi tout ce qu'elle signifie et tout ce qu'elle implique — et jamais nos explications n'en épuisent l'inexhaustible richesse — on conçoit qu'elle apparaisse aux âmes ferventes comme le point culminant du culte, comme un acte de véritable communion, une manière d'immatérielle sainte Cène.

### Les catéchismes.

Autant que par le culte, plus encore peut-être, le Notre Père s'implantait dans la piété et la vie protestantes par le catéchisme. Il était, avec la Loi, le Credo et les Sacrements, l'un des quatre grands thèmes de l'enseignement religieux traditionnel; il le resta. Les enfants devaient le savoir par cœur, et naturellement dans la langue qu'ils parlaient chaque jour; on le leur expliquait au catéchisme. Luther s'est donné la peine de le commenter plusieurs fois, en particulier dans sa lettre à maître Pierre, son coiffeur et chirurgien, qui lui avait demandé comment on doit prier<sup>7</sup>. Déjà en 1519 il avait publié une explication du Notre Père en langue populaire<sup>8</sup>. En outre on trouve une explication du Notre Père dans ses deux catéchismes. Le *Petit catéchisme* de Luther, vrai chef-d'œuvre de simplicité, est encore en usage dans bien des Eglises luthériennes.

A Genève, Calvin publia dès 1537 un premier catéchisme, puis, à son retour de Strasbourg, en 1542, un catéchisme conçu sur un plan nouveau, et rédigé par demandes et réponses, qui s'imposa et resta longtemps le catéchisme des Eglises réformées, à Genève, en France, dans les Eglises wallonnes et celles du Refuge<sup>9</sup>. Ces deux catéchismes comprenaient, naturellement, et expliquaient le Notre Père.

Bien plus, on publia à Genève, à plusieurs reprises, des *abécédaires*, où l'on trouvait avec les éléments de l'alphabet, l'oraison de notre Seigneur Jésus-Christ, les dix commandements, le Sommaire de la Loi, parfois aussi diverses

7. LUTHER, *Une manière simple de prier*, 1535, *Œuvres*, Labor et Fides, t. VII, pp. 191 ss.

8. LUTHER, *Explication du « Notre Père » en langue populaire, à l'usage des simples laïcs*, 1519, *Œuvres*, Labor et Fides, t. I, pp. 141 ss.

9. On appelle ainsi les Eglises créées à l'étranger par les protestants français lors de la grande migration qui suivit la Révocation de l'Edit de Nantes.

prières pour dire le matin en se levant, avant et après le repas, « devant que faire son œuvre », et le soir, avant de dormir<sup>10</sup>. Cette institution des abécédaires, comprenant l'essentiel de ce qu'un enfant devait savoir en fait de religion, paraît avoir été antérieure à la Réforme. Calvin la laissa subsister, tout en l'adaptant à ses besoins.

On a même retrouvé une *Exposition sur l'Oraison de Notre Seigneur Jésus-Christ*, parue à Genève en 1551<sup>11</sup>. Ce n'est pas un texte nouveau, c'est simplement la reproduction des pages de l'*Institution* où Calvin traite de l'oraison dominicale. Si le tiré-à-part est rare, son existence n'en témoigne pas moins du fait que le Notre Père faisait l'objet de l'enseignement régulier des pasteurs et de la méditation des fidèles et exerçait une action formatrice sur la piété.

### Le Notre Père et la prière libre.

Toutefois, tous nos catéchismes, ceux de la Réforme comme ceux d'aujourd'hui, semblent préoccupés d'inculquer aux enfants l'idée que le Notre Père n'est pas seulement une prière qu'il faille répéter mot à mot, mais qu'il doit aussi inspirer nos propres prières, en former comme le canevas. Cette insistance me paraît être une réaction contre certaines déformations de la piété médiévale attachant trop de prix à la récitation indéfiniment répétée du *Pater*. Voici ce que dit Luther de sa propre prière : « Je ne me lie pas à ces paroles et syllabes (du Notre Père), mais je dis aujourd'hui ainsi et demain autrement les paroles vers lesquelles je me sens enclin et disposé. Pourtant je me tiens d'une façon aussi étroite que possible à ces mêmes pensées et à leur sens<sup>12</sup>. »

Calvin, plus réservé que Luther sur sa vie intime, n'a rien écrit sur sa manière de faire oraison; mais dans l'*Institution*, après avoir déclaré que l'oraison dominicale était l'oraison légitime, il dit clairement : « Nous ne voulons pourtant ceci être ainsi pris et entendu, comme si nous devions tellement être astreints à cette oraison et manière de prier, qu'il ne fût licite d'en changer une syllabe, ni d'user d'autres paroles en priant. Car nous avons beaucoup d'oraisons partout en l'Écriture bien diverses en paroles de ceste-

10. Cf. R. PETER, *L'Abécédaire genevois ou Catéchisme élémentaire de Calvin*, dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1965, n° 1.

11. Texte signalé par les éditeurs des *Opera Calvini*, t. VIII, p. xvi.

12. LUTHER, *Œuvres*, t. VII, pp. 201-202.

ci, écrites toutefois d'un même Esprit, et desquelles l'usage nous est grandement utile. Plusieurs aussi sont suggérées assiduellement aux fidèles par un même Esprit, lesquelles ne conviennent pas du tout en similitude de paroles. Seulement nous voulons enseigner qu'entièrement nul ne cherche, n'attende et ne requière autre chose que ce qui est sommairement compris en ceste-ci. Et combien qu'il fasse demande bien diverse en paroles, toutefois que de sens elle ne varie nullement<sup>13</sup>. » Dans le *Catéchisme*, c'est le même enseignement : « Combien qu'il nous soit libre d'user d'autres paroles et d'autre forme et manière, si est-ce que nulle oraison ne sera jamais agréable à Dieu, laquelle ne se rapporte à ceste-ci (l'oraison dominicale) comme à la règle de bien prier<sup>14</sup>. » A l'Auditoire, devant les étudiants, il insistait encore sur la liberté des formules dans la fidélité au sens profond de la prière : « Le Fils de Dieu n'a pas voulu prescrire les mots dont il faille se servir, en sorte qu'il ne fut pas permis de s'écarter de la formule qu'il avait donnée, mais il a voulu diriger et refréner nos désirs en sorte qu'ils n'outrepassent pas ces limites. D'où nous recueillons qu'il nous a donné, non dans les mots, mais dans les choses, la loi de la véritable prière (*rite precandi legem*)<sup>15</sup>. »

Cette liberté à l'égard des paroles mêmes du Notre Père fait en quelque sorte partie de la tradition protestante et exprime la crainte d'une récitation machinale de la prière. On a comparé le Notre Père à « un alphabet de la prière, que les chrétiens doivent posséder pour savoir prier, mais qui leur permet ensuite de prier comme il faut, sans avoir à penser aux lettres de cet alphabet<sup>16</sup> ».

Un catéchisme actuel : *Je suis le Seigneur ton Dieu*, illustré par Pillods, demande, après avoir fait mémoriser le Notre Père : « Comment peux-tu te servir de ce Notre Père dans ta prière personnelle ? »

A cette question, le pasteur W. Monod avait, semble-t-il, répondu par avance. Dans son catéchisme : *Que ton règne vienne!* à propos de la prière en général, il analyse l'oraison dominicale; il distingue l'adoration, l'action de grâces, la foi, l'obéissance, l'amour du Royaume de Dieu. Puis il montre comment c'est de ces éléments que se compose

13. CALVIN, *Institution*, III, xx, 49.

14. *Calvini Opera*, t. V, p. 105.

15. CALVIN, *Commentarius in Harmoniam evangelicam*, *Calvini Opera*, t. XLV, p. 195.

16. A.-B. BRUCE, *Journal des écoles du dimanche*, nov. 1915, p. 198.

toute prière véritable. Ailleurs il insiste sur l'ordre des requêtes, leur hiérarchie, si l'on peut dire. « L'oraison dominicale ne nous présente ni un texte à réciter, ni une table des matières à étudier, ce qu'elle nous donne, le voici : une inspiration. » Cette inspiration réside essentiellement dans le plan du Notre Père, elle se dégage de l'ordre général où les requêtes sont rangées. « Vous le savez tous, pour obtenir un beau feu de bois, il ne suffit pas d'accumuler des matériaux, c'est leur disposition qui importe et la manière dont l'air circule autour du combustible; à ce prix jaillira la flamme<sup>17</sup>. »

Le pasteur Bourguet indique cet élargissement en quelque sorte nécessaire du Notre Père, son épanouissement dans la prière plus libre et plus spontanée du chrétien. « La prière du Seigneur, écrit-il, est comparable aux fenêtres d'une pièce, fenêtres qu'on pousse en partie ou en totalité pour découvrir les uns après les autres, dans leur étendue infinie, les horizons divins. Inutile de chercher des issues supplémentaires. Le Maître a veillé à ce que rien ne manque; mais ne nous bornons pas non plus à contempler le châssis des croisées, sinon la lumière nous ferait défaut<sup>18</sup>. »

Ainsi se concilient les deux traditions du protestantisme, d'une part la récitation textuelle de prières bibliques, et singulièrement du Notre Père, et d'autre part la prière libre. Ces deux sortes de prières se retrouvent tout au long de l'histoire de la piété protestante, comme deux fils tissés ensemble, sans que l'un puisse prévaloir au détriment de l'autre. Dans un volume autrefois très répandu dans les familles<sup>19</sup>, l'auteur, qui présente précisément des formulaires de prières pour toutes les circonstances possibles et imaginables, presque toujours d'ailleurs terminées par le Notre Père, recommande non moins la prière libre, « tirée de son propre fond et des mouvements actuels de son âme ». « Il est sûr, dit-il, que c'est une erreur de croire que chacun n'est pas en état de faire une prière pour demander à Dieu ce dont on a besoin; il ne s'agit ni de composition, ni de méthode, beaucoup moins de style, de choix ou d'ar-

17. W. MONOD, *Le Plan du « Notre Père »*, p. 16.

18. Pierre BOURGUET, « Notre Père ». *Études et méditations sur l'oraison dominicale*, Paris, « Je sers », 1941.

19. Jean Rodolphe OSTERVALD, *La Nourriture de l'âme ou Recueil de prières pour tous les jours de la semaine, pour les principales fêtes de l'année et sur différents sujets intéressants, tant pour les personnes qui sont en santé que pour celles qui sont visitées par la maladie ou qui se voient aux portes de la mort...* Basle, Im-Hof, 1756.

rangement de pensées. Il n'est question que de sentir ses misères et ses besoins et que de désirer d'obtenir ce qui nous manque, deux choses qui ne peuvent venir que de nous-mêmes. Les mouvements naturels d'un cœur contrit et humilié, qui sent ses besoins et qui exprime ce qu'il sent, c'est là la meilleure prière<sup>20</sup>. »

Ainsi se réunissent et se conjoignent ces deux formes de la prière : la prière libre et la récitation du Notre Père. C'est la prière libre, spontanée dans sa forme, jaillie directement des impressions du moment, mais c'est la prière orientée, inspirée, guidée par le Notre Père, ayant en vue les mêmes réalités profondes, mettant au-dessus de tout la gloire de Dieu, le règne de Dieu, la volonté de Dieu, et ne se séparant pas des frères dans les requêtes mêmes où il semblerait que l'humiliation dût être le plus intensément personnelle : *Pardonne-nous!* Le Notre Père doit être ainsi comme le ferment incorporé à notre prière; même quand on n'en récite pas les mots, il doit l'imprégner tout entière; c'est lui qui lui confère sa saveur chrétienne, on a pu l'appeler la pierre de touche de nos prières; c'est à lui qu'il faut les mesurer pour juger de leur authenticité.

On comprend, dans ces conditions, que l'on puisse prier longtemps le Notre Père, non pas en le récitant un nombre plus ou moins considérable de fois, mais en s'en inspirant aussi longtemps que l'esprit de prière nous porte. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre ce mot de Christophe Dieterlen à Fallot : « En général, le Notre Père me suffit<sup>21</sup>. »

C'est aussi, me semble-t-il, la façon de prier que recommandait Luther. Quand à Wittemberg quelqu'un venait chez lui pour lui demander comment il fallait prier, il répondait : « Allez voir Mme Krapp, elle vous enseignera à prier; il lui faut toute une semaine pour dire l'oraison dominicale<sup>22</sup>. » C'était d'ailleurs sa façon de prier à lui : « Il m'arrive souvent, confesse-t-il, dans un point ou dans une demande de me laisser aller à des pensées si nombreuses, que je néglige les six autres demandes. Et quand tant de bonnes pensées vous viennent, il faut négliger les autres prières et laisser libre carrière à ces pensées, les écouter en silence, et, à aucun prix, ne les entraver. Car c'est le Saint Esprit

20. *Op. cit.*, pp. 61-62.

21. Cité par Marc BOEGNER, *La Vie chrétienne*, p. 161, Paris, « Je sers », 1933.

22. Cité par Charles BIELER, *Journal des écoles du dimanche*, août 1902, p. 313.

lui-même qui parle dans ce cas, et une seule de ses paroles vaut mieux qu'un millier de nos prières<sup>23</sup>. »

On voit Luther s'arrêter ainsi à une seule demande du Notre Père et y attacher à ce point sa pensée que sa prière n'arrive pas à passer outre, et développe jusqu'à l'Amen final cette unique demande.

On raconte chose semblable d'une petite bergère qui ne pouvait que répéter les premiers mots de l'oraison dominicale : *Notre Père qui es aux cieux*, parce que c'est tellement beau, disait-elle à son pasteur, et que cela me donne tellement à penser que je n'ai jamais pu apprendre la suite<sup>24</sup>. Si ce n'est pas là le fait d'une mémoire rebelle ou l'excuse d'une certaine paresse, n'est-ce pas alors la même attitude que chez Luther et le ravissement de l'esprit qui ne peut s'arracher à l'évocation de ce Père qui est aux cieux ?

Si le Notre Père doit être ainsi le ferment de toutes nos prières, la prière inspiratrice et formatrice, il faut qu'il soit connu de tous. Aussi l'enseigne-t-on à tous les catéchumènes, il faut qu'ils le sachent impeccablement. Si les éducateurs protestants reviennent sans cesse sur le danger d'une prière automatique, ils n'en insistent pas moins sur la mémorisation parfaite du Notre Père<sup>25</sup>.

Cette mémorisation peut devenir une grâce en maintenant inscrite tout au fond de notre être, dans ses fibres mêmes, la prière du Seigneur. Cet obscur souvenir peut, à certains moments, constituer un appel, être comme la prise par laquelle la main de Dieu nous saisit et ne nous lâche plus. Voici l'expérience que rapporte le pasteur Exbrayat : « Le Notre Père constitue mon plus lointain souvenir. Ma mère me l'enseigna. Cette prière, je la redisais tous les jours, même pendant les années de ma folle jeunesse, elle brûlait comme un faible lumignon dans les ténèbres de mon insouciance et de mes péchés. A cette époque, oser la dire était une profanation, je m'en rends compte aujourd'hui. Pourtant elle indiquait que toute relation n'était pas totalement rompue avec Dieu, elle était le dernier chaînon qui me rattachait à lui. Il y avait un espoir!... C'est peut-être cette

23. LUTHER, *Une manière simple*, dans *Œuvres*, t. VII, pp. 201-202.

24. A. GREINER, *Joie du « Notre Père »*, p. 17, Strasbourg, Oberlin, 1959.

25. « Il faut habituer les enfants, disait Luther, parlant des dix commandements du *Credo* et du « Notre Père », à les réciter chaque jour, le matin quand ils se lèvent, quand ils se mettent à table, et le soir, quand ils vont dormir, et ne leur donner ni à manger ni à boire à moins qu'ils ne les aient dits. De même chaque chef de famille doit avec ses domestiques, serviteurs et servantes, faire en sorte qu'il ne les garde pas chez lui s'ils ne les savent pas ou s'ils ne veulent pas les apprendre », LUTHER, *Préface du Grand Catéchisme*, dans *Œuvres*, t. VII, p. 30.

prière qui, résistant à tous les orages de mon adolescence, me conduisit jusqu'au port, jusqu'à l'expérience qui fit de moi un chrétien, et plus tard un pasteur<sup>26</sup>. »

### Le Notre Père et les psaumes.

On aurait pu penser aux psaumes plutôt qu'au Notre Père comme à la prière essentielle des protestants. On les chantait aux assemblées publiques, la piété s'en nourrissait, beaucoup de fidèles pouvaient en réciter un certain nombre par cœur, souvent ils mouraient avec des paroles de psaumes sur les lèvres. A feuilleter les *Dernières heures* de ceux que nous pourrions appeler nos saints, on relève de très nombreuses paroles de la Bible citées sur leur lit de mort par ces témoins de la foi. Je n'y ai vu mentionnée qu'une fois la récitation du Notre Père. Sans doute est-ce parce qu'on nous rapporte leurs dernières paroles, leurs exhortations, leurs visions anticipées du ciel, leurs suprêmes avertissements, leurs élans de confiance, mais pas leurs prières. Or le Notre Père s'intégrait, à n'en pas douter, à leur vie de prière. Dans le formulaire de prières d'Ostervald, que j'ai déjà mentionné, le Notre Père termine presque toutes les prières du livre. Il en est de même dans un autre formulaire de la même époque<sup>27</sup>. C'est dire que toute la vie de prière du fidèle était liée au Notre Père, rythmée par le Notre Père. Dès lors dire de ces hommes et de ces femmes qu'ils ne priaient pas le Notre Père, quand ils étaient à l'article de la mort, équivaudrait, à mon sens, à dire qu'ils ne priaient pas en mourant, ce que nul ne voudrait soutenir. Aussi bien, les dernières paroles du doyen A. Sabatier sur son lit de mort ont été : « Notre Père qui es aux cieux ! » Et combien souvent les pasteurs redisent-ils le Notre Père dans leurs dernières visites aux mourants ! C'est ce dont témoigne l'un d'eux : « J'aime, disait-il de l'oraison dominicale, à la prononcer au chevet des vieillards et des mourants, en leur demandant de se rappeler leurs premières émotions de piété, dans ces jours éloignés de l'enfance, où ils l'ont apprise de leur mère<sup>28</sup>. »

26. I. EXBRAYAT, « Notre Père » ou la prière révolutionnaire, pp. 11-12, Labor et Fides, 1955.

27. Jean DE FOCQUEMBERGUES, *Le Voyage de Bethel, où sont représentés les devoirs de l'âme fidèle, en allant au Temple et en retournant, avec des Prières et des Méditations pour ouïr salutairement la Parole de Dieu, et participer dignement à la Sainte Cène du Seigneur*, Charenton, s.d.

28. Athanase COQUEREL, fils, *op. cit.*, p. 9.

Certes, les psaumes ont tenu une grande place dans la vie des protestants français, dont la piété et le caractère même ont pu être parfois marqués par le psautier, mais ils n'ont jamais été enseignés universellement comme le Notre Père, jamais ils n'ont eu dans l'Église, aussi bien dans la liturgie que dans la piété des fidèles, la place qu'a toujours eue le Notre Père. Ce que disait Luther de lui-même est vrai de beaucoup d'autres : « Comme un nourrisson, je tire substance du *Pater noster*... et plus encore que le Psautier (que pourtant j'aime beaucoup) il est pour moi la meilleure de toutes les prières<sup>29</sup>. » De fait, on ne saurait comparer l'esprit des psaumes et celui du Notre Père. Certes, la confiance, l'adoration, l'action de grâces s'expriment magnifiquement dans les Psaumes, mais les ennemis d'Israël y sont trop les ennemis de Dieu, et il est si tentant, et c'est un glissement si naturel, de faire de nos ennemis les ennemis de Dieu ! Si bien que dans les psaumes Dieu est trop souvent le Dieu des armées terrestres plutôt que le Père qui est aux cieux. Bref, les psaumes appartiennent encore à l'Ancien Testament et non à l'Évangile. Seul, le Notre Père est la prière du Seigneur, la prière vraiment universelle, qui n'exclut personne, qui rassemble tous les hommes dans son intercession miséricordieuse, qui étend à l'humanité tout entière la vision du Royaume.

C'est peut-être pour cela qu'en un temps où nous prenons conscience mieux que jamais de l'unité de notre espèce, et où se font jour, parfois avec violence, les aspirations longtemps refoulées du tiers monde, l'oraison dominicale, la prière fraternelle, mais aussi révolutionnaire, comme on l'a appelée, redevient la grande prière actuelle, celle que tous comprennent, celle à laquelle tous, d'une manière plus ou moins proche, peuvent s'associer.

Il est significatif, en effet, de voir la floraison de prédications ou d'études sur le Notre Père qui s'est épanouie dans ces dernières années. Voici, à ne citer que les publications protestantes de langue française : André Aeschmann, *Quand vous priez, dites...* Karl Barth, *Commentaire sur le Notre Père*. Marc Boegner, *La prière de l'Église universelle*. Pierre Bourguet, *Notre Père*. Exbrayat, *Notre Père ou la Prière révolutionnaire*. A. Greiner, *Joie du Notre Père*. Roland de Pury, *Notre Père*. Et je ne prétends pas n'avoir rien oublié.

29. LUTHER, *Une manière simple de prier*, dans *Œuvres*, t. VII, p. 203.

On comprend qu'à cette époque où toutes les Eglises, on pourrait presque dire où l'humanité, retrouvent ou découvrent la valeur et le sens plein du Notre Père, on ait senti le besoin, l'urgence d'un texte qui soit le même pour tous au sein de la chrétienté, du moins de la chrétienté de langue française. Ce vœu est enfin exaucé, et nous saluons avec joie et reconnaissance comme un jour béni, longtemps attendu, le jour où paraît enfin le texte commun à tous du Notre Père.

JEAN-DANIEL BENOIT.